

QUELQUES NOMS DE PERSONNAGES BYZANTINS DANS UNE PIÈCE DU POÈTE ARABE ABÛ FIRÂS (X e SIÈCLE)

Author(s): N. Adontz and M. Canard

Source: *Byzantion* , 1936, Vol. 11, No. 2 (1936), pp. 451-460

Published by: Peeters Publishers

Stable URL: https://www.jstor.org/stable/44168292



QUELQUES NOMS DE PERSONNAGES BYZANTINS DANS UNE PIÈCE DU POÈTE ARABE ABÛ FIRÂS (Xe SIÈCLE)

Certains poètes arabes présentent parfois un intérêt considérable pour l'historien des guerres arabo-byzantines. Tels sont, au xe siècle, Mutanabbî et Abû Firâs, poètes de l'entourage de l'émir ḥamdanide Saif al-Daula, le Chambdas des Byzantins, qui ont déjà été pris en considération par Vasiliev (1).

Je me propose, dans un ouvrage en préparation sur Saif al-Daula et la dynastie des Ḥamdanides, d'étudier les poètes arabes dans la mesure où leurs vers nous offrent des renseignements d'ordre historique touchant cette période. Une place importante sera faite dans cette étude à Abû Firâs, cousin de l'émir Saif, qui prit une part active à de nombreuses expéditions, fut prisonnier des Byzantins entre 351/962 et 355/966 et fit un assez long séjour à Constantinople. Je me bornerai aujourd'hui à examiner quelques vers d'une de ses poésies qui contiennent des allusions à un certain nombre de personnages byzantins de marque, dont les noms sont parfois obscurs.

Le texte d'Abû Firâs est en effet particulièrement mal

(1) Vasiliev, *Byzance et les Arabes à l'époque de la dynastie macédonienne* (en russe), St. Pét. 1902, *Priloženija*, p. 191-93. J'ai consacré à la guerre arabo-byzantine dans Mutanabbî un court article dans le recueil publié, sous le titre *Al-Mutanabbî*, par l'Institut français de Damas, à l'occasion du millénaire du grand poète arabe, Beyrout, 1936, p. 99-114.

établi. Il n'a jamais été l'objet des soins amoureux d'une foule de transmetteurs et de commentateurs comme celui de Mutanabbî. Manuscrits et éditions sont défectueux. Dans la pièce en question (1), les noms propres sont déformés depuis longtemps déjà, car Tha'âlibî, mort en 429/1037, à qui l'on doit une anthologie poétique du xe siècle, a, transcrivant cette poésie, laissé délibérément de côté, entre autres, tous les vers où se trouvaient ces noms propres (2). Dvořak, dans son étude sur Abû Firâs, ne s'en est pas occupé non plus (3). Dans un recueil de textes relatifs à Saif al-Daula, j'ai réimprimé et commenté cette pièce, mais j'ai réservé les noms propres sujets à caution, me bornant à indiquer en note ceux dont la lecture paraissait hors de doute comme Corcuas, Tzimiscès, Maléinos ou Balantès (4).

J'aurais peut-être abandonné tout espoir de déchiffrer certains noms sans le secours que m'a prêté M. N. Adontz, dont on connaît les belles études arméno-byzantines, et qui a bien voulu signer cet article avec moi. On verra toutefois, que, malgré nos efforts, toutes les difficultés ne sont pas résolues.

La poésie en question a été composée probablement à Constantinople même, à l'occasion d'une discussion que le poète, prisonnier, aurait eue avec le Domestique, c'est à dire l'empereur Nicéphore Phocas (5), sur les mérites respectifs

(1) Ces vers se trouvent dans le *Diwân* d'Abû Firâs, éd. de Beyrout, 1873, p. 97-98, éd. Nakhla Qalfâṭ, Beyrout, 1910, p.104-105.

(2) Tha'âlibî, *Yatîmat al-Dahr*, Damas, 1302 H, I, p. 57, le Caire, 1934, I, p. 65-66.

(3) Dvořak, *Abû Firâs, ein arabischer Dichter und Held*, Leyde, 1895, p. 231-232 et 331, cf. p. 101-102. (Réédite, en les traduisant les textes de Tha'âlibî).

(4) *Sayf al-Daula, Recueil de textes...* éd. par M. Canard, Alger-Paris, 1934, p. 321-324.

(5) Les auteurs arabes confondent parfois Empereur et Domestique, ce qui, dans le cas de Nicéphore Phocas, s'explique facilement Ainsi, le préambule d'un sermon d'Ibn Nubâta, composé à l'occasion de l'assassinat de Nicéphore, l'appelle Domestique (*Recueil*, p. 415). Cf. aussi plus bas, p. 458, n. 2. La même confusion par l'historien Ibn Ẓâfir (s'il n'y a pas lieu de corriger le texte), dans le cas de Corcuas, est plus inexplicable : voir *Recueil*, p. 75 et Rosen, *Basile le Bulgaroctone* (en russe), p. 92, n. c.

des Grecs et des Arabes. Nicéphore, d'après ce que nous indique le préambule du poème, aurait dit ironiquement à Abû Firâs que les Arabes n'étaient pas des guerriers, mais des scribes. L'orgueilleux Ḥamdanide aurait alors bondi sous l'outrage et répliqué hardiment à l'empereur, que ce n'était pas avec les plumes, mais avec leurs sabres, qu'ils avaient fait leurs victorieuses expéditions. Proclamant bien haut la supériorité des Arabes, il prend à témoins des victoires et de la valeur de ses compatriotes plusieurs personnages byzantins, en particulier des parents de l'empereur, qui purent apprécier, à leurs dépens, la vaillance sarrazine.

Les choses ne se sont peut-être pas passées exactement comme le laisse entendre l'introduction de la pièce. Il ne semble toutefois pas que ce morceau soit un simple exercice d'imagination. L'introduction, qui remonte, sous les diverses formes qu'elle présente, dans les manuscrits et éditions, au grammairien Ibn Khâlawaih, ami du poète, collecteur et transmetteur de son « dîwân », montre que la pièce est l'écho d'une discussion réelle et qu'elle dut être composée après l'entrevue, alors qu'Abû Firâs était encore sous le feu de l'indignation. Il en est de même pour une autre qui conserve le souvenir d'une controverse théologique entre les deux mêmes personnages.

Voici la traduction des vers, parmi ceux où Abû Firâs en appelle à la fleur des chevaliers byzantins pour convaincre Nicéphore de sa mauvaise foi, qui renferment les noms que nous avons essayé, M. Adontz et moi, de dégager de leur voile d'obscurité. La pièce commence par les mots (1) : « Tu prétends, ô bœuf aux épais fanons, que nous n'entendons rien à la guerre, quand nous sommes des lions de guerre ! » Puis après, notamment, des allusions très claires aux batailles du Lûqân (Lykos) en 339/950, de Marʿash en 342/

(1) Cette traduction est faite sur l'éd. de 1873 prinipalement. J'ai utilisé également un manuscrit de la Bibliothèque de Rabat, D. 1310, fol. 6 v., manuscrit d'ailleurs incomplet et de copie tardive. Le ms. 325 de Rabat (*Cat.* Lévi-Provençal, p. 110), n'existe plus actuellement. — Les leçons de l'éd. 1873 seront désignées par B, celles de l'éd. 1910, par B', celles du ms. de Rabat, par R.

953 et de Ḥadath en 343/954 (1), le poète continue ainsi :

Vers 8. « Interroge sur nous ton père Bardas (2) et son gendre ; interroge les gens de la famille (3) de B.rdâlîs, le plus considérable d'entre vous ! (4) »

9. « Interroge Corcuas (5) et Tzimiscès (6),son frère (7) et le patrice, petit-fils de ce dernier, celui d'entre vous qui a le cœur le plus ferme ! (Jean Tzimiscès) »

10. « Interroge vos grands seigneurs, les gens de la famille de Maléinos (8), dont nous avons ravi l'honneur (9) à la pointe de nos sabres ! »

11 « Interroge les gens de la famille de Bahrâm, de Balanṭès ; interroge ceux de la famille de S.n.w.l. (10), les hauts et puissants ! (11) »

12 « Interroge toute l'armée sur al-B.ṭ.r.ṭîs (12) ; interroge les Grecs et les Arabes sur al-M.y.s.ṭ.r.nât.s (13) ! »

(1) Cf. Freytag, *ZDMG* XI, p. 189, 191, 192 ; Vasiliev, *op. cit.*, p. 288, 293, 295 ; *Recueil*, sub ann.

(2) B : Bardasan ; B' : B.r.d.s.l ; R : M.r.d.s.n, et remplace les mots « ʿannâ abâka », ton père au sujet de nous, par « inda 'l-qitâli », dans le combat.

(3) R : le fils (ibn, qui fausse la mesure) de B.r.d.lîs, sans â.

(4) Texte de R. B, B' : d'entre eux.

(5) B : Q.r.q.râš ; B' : Q.raqâšan ; R : Q.r.q.wâsan.

(6) B : al-Š.m.š.qîq ; B' : al-Š.m.q.m.q ; R : al-Š.m.šâqîn.

(7) B,B' : ṣihrahu, son gendre ; R : ṣinwahu, son frère.

(8) B,B', R : al-M.lâbîni. Il faut lire : al-Malâ'îni, pour al-Malâ'înî, c.à.d. Maléinos. Voir plus loin.

(9) B : ʿazmahum, leur résolution ; B' : ʿirḍahum, leur honneur ; R : ʿizzahum, leur gloire, leur puissance.

(10) B : S.n.w.l. (ou S. nûl) ; B' : Š.n.wân ; R : le copiste a complètement modifié l'hémistiche : wasal man ġaṣabnâhu birîqatihi ġaṣban, interroge celui (ceux) que nous avons enlevé(s) dans sa (leur) prime jeunesse.

(11) B : al-ḥanâğirata, qui ne signifie rien. De même R.

(12) B : al-B.ṭ.r.ṭîs ; B' : al-B.ṭ.r.ṣîs ; R : al-B.ṭ.râsîs, qui fausse la mesure.

(13) B : al-M.y.s.ṭ.r.nât.s ; B' : al.M.s.y.ṭ.r.nât.s ; R : al-M.s.y.ṭ.r. ḅâṭ.ṣ.

13 « Ne sont-ce pas nos sabres qui leur ont donné la captivité ou la mort ? etc. » (1).

Commentaire.

Vers 8. J'ai indiqué, dans diverses notes, que le gendre de Bardas Phocas était ce personnage énigmatique appelé Aʿw.r.ḥ(ğ).r.m, ou Aġ.w.r.ğ, ou T.w.d.s. (M.r.dîs, M.r.dûs) al-Aʿwar, c'est à dire le borgne, dont parlent à plusieurs reprises les historiens arabes. Il fut fait prisonnier à Ḥadath en 343/954, en même temps que son fils, fils de la fille de Bardas et par conséquent sœur de Nicéphore Phocas (2). T.w.d.s et ses variantes remontent à Théodoros. Quant à l'autre nom, il reste encore une énigme. L'un et l'autre semblent inconnus des historiens byzantins.

L'histoire byzantine ne connaît pas non plus de personnage appelé B.r.d.lîs ou B.r.dâlîs. Il n'est toutefois pas impossible, si l'on admet une déformation du nom primitif, que ce mot soit issu de Bazdilîs-Pastilès-Pastilâs. Nous aurions ainsi le nom d'un des plus valeureux généraux de Byzance, stratège du thème des Thracésiens, qui périt lors de l'expédition de Crète, dans une aventure longuement racontée par Léon Diacre. Nicéphore Pastilas avait assisté à de nombreuses guerres ; il avait été plusieurs fois fait prisonnier par les Sarrazins, mais avait toujours réussi à s'enfuir ; de nombreuses cicatrices attestaient sa bravoure. Chargé de faire une incursion dans l'intérieur de l'île, sa troupe, après avoir pillé une région plantureuse, alourdie par le butin et l'ivresse, fut surprise par les Arabes. Pastilas eut son cheval tué sous lui, tomba et fut massacré par une nuée d'ennemis. L'importance de ce personnage et sa triste fin conviennent parfaitement à la situation à laquelle fait allusion Abû Firâs.

(1) B : tuftihim ; B′ : takfihim R. : tufqihim. Lire : tu'tihim ? Cet hémistiche ne doit pas être pris à la lettre et ne veut pas dire que *tous* les personnages mentionnés ont été tués ou faits prisonniers.

(2) *Recueil*, p. 107, 108, 192, 314, 315, 378 : Yaḥyâ ibn Saʿîd, *Patr. Or.* XVIII 722, 804.

(3) Léon Diacre, I, 3-4, p. 8-10 : « *τῷ στρατηγῷ Νικηφόρῳ, ᾧ τὸ ἐπίκλην Παστιλᾶς... ὃς γενναῖος ὢν πολλοὺς ἀνέτλη πολέμους · καὶ πλει-*

Vers 9. Corcuas et Tzimiscès, son frère : Avec la leçon adoptée, il s'agit de Théophile, frère du fameux Corcuas et stratège du thème de Chaldia, qui aurait ainsi déjà porté le nom de Tzimiscès, sous lequel s'illustra son petit-fils Jean Tzimiscès. L'historien arménien Asołik dit lui aussi que Jean Tzimiscès est le petit-fils de Tzimiscès, alors que les historiens byzantins ne connaissent le grand-père de Jean Tz. que sous le nom de Théophile (1).

Vers 10. Un Léon Maléinos, Lâ'ûn ibn al-Malâ'inî d'une puissante famille alliée à celle des Phocas, bien connue des historiens arabes comme des historiens grecs, fut tué à Marʿ-ash en 342/953. Un autre Maléinos fut vaincu par les Arabes en 352/963 (2).

Vers 11. Bahrâm est, sans aucun doute, le Isḥâq ibn Bahrâm de Yahyâ (3), qui prit Antioche avec Michel Bourtzès et fut un des assassins de Nicéphore Phocas, en 969 ; c'est le *Σαχάκιος τοὔνομα Βραχάμιος*, partisan de Bardas Skléros en 976, de Cedrenus (4).

Les historiens arabes connaissent deux Balanṭès, dont l'un fut tué, l'autre fait prisonnier en 345/956. On en trouve un parmi les assassins de Nicéphore Phocas (5).

Quel est le personnage qui se cache derrière l'énigmatique

στάκις μὲν ἥλω πρὸς τῶν 'Αγαρηνῶν, τοσαυτάκις δὲ ἐκεῖθεν διέδρα· καὶ πολλὰς οὐλὰς ἐκ τῶν κατὰ πόλεμον χαλκοτυπιῶν ἐπὶ τοῦ προσώπου καὶ τῶν στέρνων προὐβάλλετο... » Cf. SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas* Ie éd. 77-78. — On pourrait songer également au nom de Romain Mouselé ou Mouselès, qui fut nommé stratège du thème de l'Opsikion à l'avènement de Constantin Porphyrogénète, et qui était d'une illustre famille, apparentée au précédent empereur Romain Lécapène (THÉOPH. CONT., 443). Mais on ne trouve pas son nom dans l'histoire des luttes contre les Arabes.

(1) ASOŁIK, (ÉTIENNE DE TARON), *Hist. univ.*, II, chap. VIII, trad. MACLER, 1917, p. 36.

(2) YAḤYÂ, 771 ; *Recueil*, 166. Plusieurs Maléinos sont nommés dans les guerres contre les Ḥamdanides. J'y reviendrai ailleurs. Cf. sur cette famille, SCHLUMBERGER, *op. cit.*, 41, 314, 397 ; P. LOUIS PETIT, dans *ROC*, 1902, VII, p. 551 et 587.

(3) *Op. cit.*, 822, 823, 829.

(4) II, 422.

(5) *Recueil*, 117, 192, 323, 378, 413 ; CEDRENUS, II, 375, 380.

S.n.w.l. (S.nûl) ou Š.n.wân? Il n'est pas impossible que nous ayons là une déformation de Manuel (Manwâl pour Manwîl, graphie ordinaire en arabe). Or il y a, à l'époque dont il est question, un Manuel, bien connu des historiens, qui fut tué en Sicile en 354/965.

On sait que les hostilités, quelque temps interrompues en Sicile, avaient repris en 351/962 (1) et que les Musulmans s'étaient emparés de Taormine, puis avaient mis le siège devant Rametta, la dernière place forte byzantine, à l'extrémité Nord-Est de l'île, en 352/août 963, sous la direction de al-Hasan ibn ʿAmmâr, cousin de l'émir de Sicile. Sur ces entrefaites, Nicéphore Phocas, étant monté sur le trône, voulut frapper un grand coup en Sicile et fit partir une importante expédition (40.000 hommes) commandée par l'eunuque protospathaire Nicétas comme chef de la flotte, Manuel Phocas, fils de Léon, frère de Bardas Phocas et propre cousin germain de l'empereur, comme chef de l'armée de terre.

La flotte arriva à Messine, qui fut prise, en octobre 964, croisa sur les côtes où elle s'empara de plusieurs villes importantes tandis que Manuel marchait, par terre, au secours de Rametta. C'est non loin de cette place qu il livra bataille à Ḥasan ibn ʿAmmâr, qui, laissant un corps d'observation devant la ville, s'était avancé à la rencontre de Manuel. Ce dernier fut d'abord vainqueur, mais les Arabes se ressaisissant, chargèrent et culbutèrent les cavaliers byzantins. Manuel, entouré d'une foule d ennemis, tomba avec son cheval et fut massacré. Sa mort fut le signal d'une effroyable déroute; plus de 10.000 Byzantins périrent, très peu purent s'échapper. Quelques mois après, en mai 965, Rametta tombait. D'autre part, la flotte de Nicétas était complètement détruite par celle de l'émir de Sicile, Aḥmad ibn al-Ḥasan, à la bataille du Détroit : Nicétas, fait prisonnier, fut envoyé en captivité à Mahdîya en Afrique.

(1) Sur tous ces événements, voir principalement AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, 2e éd. II, 293-313, avec bibliographie complète p. 313 ; SCHLUMBERGER, *op. cit.*, 438-469 ; LÉON DIACRE, p. 65-67 ; CEDRENUS, II, 353, 360. L'expédition de Manuel, dit Cedrenus, fut décidée parce que Nicéphore refusait de payer plus longtemps tribut aux Arabes de Sicile. (cf. *Byzantion*, XI, I, p. 216.)

On voit quelle fut l'importance de cette défaite, qui contrebalançait largement les succès remportés par Nicéphore Phocas sur le front d'Orient. L'armée arabe était surtout composée d'infanterie, et c'étaient de misérables fantassins d'Afrique qui avaient mis en déroute les beaux escadrons cataphractaires de Manuel. A l'annonce de cette catastrophe, Nicéphore ressentit une vive douleur, nous dit Léon Diacre : « *ἠνιάθη μὲν καὶ τὴν ψυχὴν ἤλγησε τῷ τοσούτῳ πταίσματι* ». (p. 67). Il ne serait donc pas étonnant qu'Abû Firâs ait évoqué devant Nicéphore l'amer souvenir de ce désastre qui atteignait l'empereur dans son propre cousin-germain et avait anéanti une magnifique armée (2).

On objectera peut-être contre cette identification, qu'Abû Firâs n'a pas pu connaitre, dans sa prison, la lointaine aventure de Manuel. Mais on sait que notre poète jouissait, dans sa captivité, d'une liberté relativement grande. Il habitait sans doute dans une des dépendances du Grand Palais, un appartement qui lui avait été particulièrement réservé, pouvait recevoir des visites et par conséquent apprendre facilement les nouvelles (3).

Vers 12. Al-B.ṭ.r.ṣîs et ses variantes peuvent remonter, par l'intermédiaire d'une métathèse et d'une forme Buruṭṣîs à (Michel) Bourtzès, nom du futur conquérant d'Antioche

(1) Léon Diacre, p. 66 : *αὐτανέψιον αὐτοῦ*; Cedrenus, 353 : *νόθον υἱὸν πατραδέλφου αὐτοῦ Λέοντος*. L'erreur d'Amari (nipote di Niceforo) est restée dans la 2e éd., p. 301.

(2) La victoire des Musulmans de Sicile fut l'objet d'une longue poésie, composée par le poète contemporain Ibn Ḥâni' al-Andalusî, à la gloire du calife fâṭimite al-Muʿizz. Voir l'édition Dr Zâhid Alî, le Caire, 1352 H (1933), p. 540-559 et l'introduction, p. 45-46. Le poète, s'adressant au calife, s'écrie : Dis au Domestique (Nicéphore Phocas), qui a envoyé ici des troupes que leurs lances et leurs sabres n'ont pu faire revenir : Demande à la famille de Manuel, que tu as trompé, dans quelle bataille est mort Manuel ! (Vers 25-26).

(3) Cf. Dvořak, p. 101. On voit, d'après ce passage, que l'empereur avait mis à la disposition d'Abû Firâs, une sorte d'aide de camp, un « b.r.ṭ.sân » (var. b.r.ṭîsân), mot qui est une déformation de *πρωτοσπαθάριος*, comme le montre la transcription du nom de cette fonction dans Bîrûnî, *Chronologie of Ancient Nations*, éd. et tr. Sachau, p. 289.

en 969. Le fait que nous ne savons rien de lui à l'époque qui nous occupe, d'ailleurs assez rapprochée de l'autre, et qu'il est appelé constamment Burdjî par l'historien Yaḥyâ ibn Saʿîd, n'est pas un obstacle suffisant.

Quant au personnage du second hémistiche, il faut sans doute reconnaitre dans la forme squelettique al-M.y.s.ṭ.r.nât.s, si l'on songe que les lettres y et n se confondent très facilement dans l'écriture arabe, le nom du héros malheureux d'une aventure qui se place en 965, Monasteriotès, *ὁ Μοναστηριώτης*. Cedrenus (1), nous raconte en effet que, tandis que Nicéphore Phocas et son frère Léon étaient occupés à assiéger l'un Mopsueste et l'autre Tarse, Léon envoya un détachement sous le commandement de Monasteriotès, avec mission de ramener des vivres et du fourrage. Cette troupe, s'étant dispersée pour fourrager, sans prendre de suffisantes précautions, fut attaquée pendant la nuit par les Tarsiotes, qui firent une sortie à l'improviste, et presque tout entière massacrée. Parmi les morts se trouva Monasteriotès. Ce personnage est totalement inconnu par ailleurs. Mais il semble qu'il exerçait un commandement assez important dans l'armée de Léon Phocas. D'ailleurs, pour qu'il ait été placé, dans les vers d'Abû Firâs, sur le même pied qu'un certain nombre d'hommes de premier plan, et pour que le poète ait jugé bon de rappeler cet épisode à Nicéphore Phocas, il faut que l'affaire ait eu un certain retentissement et que le personnage ait été d'une famille assez considérable.

Là se termine l'énumération des héros fameux de l'histoire des guerres arabo-byzantines au xe siècle qu'Abû Firâs a voulu prendre à témoins de la valeur guerrière des Arabes, dans un banal et classique mouvement de style (2). C'est cette énumération qui donne à la pièce d'Abû Firâs sa physionomie caractéristique et lui fait une place à part dans l'œuvre du poète autant que dans la poésie arabe. Mais c'est

(1) II, 362.

(2) La suite fait allusion à des défaites bien connues, sur la frontière orientale, de Bardas, Nicéphore et Constantin Phocas, sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister aujourd'hui.

elle aussi qui est cause que le morceau nous a été mal transmis. Poésie de circonstance, contenant des allusions à des faits précis dont certains n'étaient connus que des familiers du poète, elle ne pouvait avoir qu'un intérêt d'actualité. La génération suivante devait forcément la laisser tomber dans l'oubli, et les noms propres barbares, aussi étranges pour des Arabes que les noms des barons croisés pour Anne Comnène, ne pouvaient échapper à de multiples et inévitables déformations, qui ont certainement découragé plus d'un lecteur d'Abû Firâs (1).

N. ADONTZ et M. CANARD.

(1) On notera que les noms cités permettent de dater à coup sûr la pièce d'Abû Firâs. La mention de Manuel et Monasteriotès la situent en 965, un an environ avant la libération d'Abû Firâs.

[Grâce à l'amabilité de M. P. Kahle (Bonn), j'ai pu obtenir une photographie du Ms. de Berlin 7580. Ses leçons n'apportent malheureusement pas plus de clarté ; vers 8 : Bardālaisa ; 9 : al-Š.mîsūwa (Tzimiscès) ; 10 manque ; 11 : S.n.wāl ; 12 : al-N.ẓ.r.ţīs et al-Manaţsūţāyis ; 13 manque. M. C.]